Corpus Eve

Émergence du Vernaculaire en Europe

Domaine français | 2013

Énoncer la vérité en français : les villes de communes et la naissance de l'écrit juridique vernaculaire

Serge Lusignan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eve/379>

DOI : 10.4000/eve.379

ISSN : 2425-1593

Éditeur :

Université de Savoie, Université Jean Moulin - Lyon 3

Référence électronique

Serge Lusignan, « Énoncer la vérité en français : les villes de communes et la naissance de l'écrit juridique vernaculaire », *Corpus Eve* [En ligne], Domaine français, mis en ligne le 18 octobre 2013, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/eve/379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eve.379>

Ce document a été généré automatiquement le 16 avril 2022.

© Tous droits réservés

Énoncer la vérité en français : les villes de communes et la naissance de l'écrit juridique vernaculaire

Serge Lusignan

NOTE DE L'AUTEUR

Le présent article a d'abord fait l'objet d'une conférence prononcée à l'Université de Gand, le 27 octobre 2009, en l'honneur du départ à la retraite de la professeur Rika Van Deyck.

Introduction

- 1 Après bien d'autres, j'ai rappelé, dans *La langue des rois*, que l'écrit juridique en français est né principalement dans les villes de commune au nord du royaume de France, et à l'est dans les terres voisines d'Empire de langue d'oïl¹. Pour la seule période antérieure à 1235, Christoph Drüppel a récemment dénombré quarante-trois actes pour Tournai, vingt pour Douai, vingt pour Saint-Quentin, onze pour La Rochelle, onze pour Metz et cinq pour Arras². Certes, on rencontre dans ces régions des actes vernaculaires de petits seigneurs, mais le caractère sporadique et éparpillé du phénomène empêche de les considérer comme émanant d'instances d'écriture stables et bien établies. À l'opposé, la production des villes de commune est abondante et soutenue. Ainsi pour Douai, le premier acte qu'il nous reste date de 1204 et les archives municipales conservent à ce jour plus de cinquante mille chirographes s'étalant de 1230 à 1500³. Jusqu'à la destruction de ses archives, Ypres conservait pour sa part sept mille chirographes pour la seule période allant de 1249 à 1291⁴. Mais le fonds sans doute le plus riche était celui de Tournai qui comptait avant la dernière guerre cent mille chirographes datant du XIII^e siècle⁵.

- 2 L'écrit juridique urbain se distingue par son absence de passé latin. Les actes des villes qui empruntent la langue savante sont rares et ils datent le plus souvent des tout débuts de l'usage de l'écrit par les administrations communales. Les villes s'opposent en cela aux grandes administrations comtales, duciales ou royales. On sait que les chancelleries princières ont souvent utilisé le latin pendant de longues périodes avant d'adopter le français. Le changement de langue ne s'est opéré chez elles que progressivement. Il se fit plus tôt à l'est de la France, au cours des années 1230, et un peu plus tard au centre et à l'ouest, vers les années 1250/1260. Mais à la fin du XIII^e siècle, les chancelleries princières utilisaient toutes le français comme première langue d'écriture. Quant à la chancellerie royale de France, elle demeura beaucoup plus longtemps latine. Le français y prédomina une première fois à partir d'octobre 1330, sous Philippe VI, puis le latin revint en force avec le règne Jean II, avant qu'à nouveau le français ne s'impose comme langue dominante à partir de Charles V. Néanmoins, le latin persista dans certains actes royaux jusqu'à l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539⁶. L'étude magistrale de Benoît Grévin sur la réception des *Lettres* latines de Pierre de la Vigne, le grand logographe de Frédéric II, montre à quel point celles-ci restaient aux yeux des notaires de la chancellerie de France au XIV^e siècle : « une des formes privilégiées, sinon la forme privilégiée [...] quand ils veulent se hisser jusqu'à ce qu'ils considèrent comme le langage de l'autorité par excellence »⁷.
- 3 L'apparition du français dans les chartes des villes de commune suivit de peu l'émergence de la littérature vernaculaire de fiction dans ces mêmes lieux⁸. En revanche, on constate un décalage chronologique de près d'un siècle entre le début du mécénat littéraire des princes, qu'on peut situer durant les dernières décennies du XII^e siècle pour les cours de Champagne ou de Flandre, et leur usage courant du français juridique à partir du dernier tiers du XIII^e siècle⁹. C'est sans compter l'Angleterre où déjà Henri Beauclerc (1068-1135), au début du XII^e siècle, encouragea les travaux de Philippe de Thaon, et que Benedeit dédiait à la reine son *Voyage de saint Brendan*, alors que l'anglo-normand ne devint langue du roi qu'à la toute fin du XIII^e siècle¹⁰. Quant aux rois de France, ils ne furent jamais mécènes de littérature romanesque et leur chancellerie fut réticente à se mettre au français. Dans un article paru en 1994, Brigitte Bedos-Rezak avance une hypothèse éclairante pour comprendre le comportement différencié des villes, des princes et des rois quant à la langue d'écriture des chartes¹¹. Elle rappelle que les plus anciens actes royaux ou princiers furent souvent rédigés, soit par les institutions ecclésiastiques qui en étaient bénéficiaires, soit par le chapelain du roi ou du seigneur. Les chancelleries royales et princières sont nées et se sont développées dans un contexte ecclésiastique et latin. Leurs actes tiraient leur valeur de vérité du caractère sacré des personnes qui les écrivaient et de la langue que celles-ci empruntaient. À l'opposé, l'écriture urbaine se développa sans caution ecclésiastique. Poursuivant la pensée de Brigitte Bedos-Rezak à ce sujet, je pose l'hypothèse que, dans le choix d'une langue d'écriture par les autorités publiques aux XII^e et XIII^e siècles, la capacité de la langue vernaculaire de dire la vérité au même titre que le latin fut un enjeu crucial. Il me semble exister un lien entre ce problème et le débat sur la vérité qui hanta la littérature française à la même époque. Telle est la question que je voudrais examiner dans le présent article.

À la source du déficit de vérité de la langue romane : la sacralisation du latin au IX^e siècle

- 4 La pensée médiévale singularisa très tôt le latin comme une langue sacrée, l'opposant sous ce rapport aux langues vernaculaires. Le tournant dans l'histoire de la sacralisation du latin se situe à la période de la lente dissociation entre le latin et les langues romanes, qui pour le nord de la France qui m'intéresse ici s'est produite au cours du IX^e siècle. À partir de ce moment, les locuteurs romans du Nord prirent progressivement conscience de la distance irréductible entre leur idiome et la langue latine. La réforme du latin proposée par Alcuin et soutenue successivement par Charlemagne et Louis le Pieux eut pour effet d'introduire en pays roman une rupture communicationnelle entre le latin désormais parlé par les clercs et le latin du peuple en voie de devenir la langue romane d'oïl¹². On n'a pas suffisamment scruté à mon avis les causes sociales et politiques qui expliquent le succès à long terme de la réforme linguistique défendue par Alcuin. Certes, la nécessité d'assurer l'unité de l'Empire carolingien en le dotant d'une langue uniforme pour son administration et pour la liturgie, a pu justifier le premier succès de la réforme linguistique¹³. Mais il faut s'interroger sur les raisons de la survie de la réforme à l'éclatement de l'Empire, en 840. Pourquoi les clercs du royaume de Charles le Chauve ne sont-ils pas revenus aux pratiques linguistiques antérieures de s'adresser aux fidèles en latin populaire ou protoroman, à l'exemple du *Serment de Strasbourg* de 842¹⁴ ? Une explication pourrait tenir à ce que ce fut précisément à cette période que l'Église commença à faire la promotion de la sacralité du latin. Elle aurait amorcé alors une politique de séparation entre le monde laïc et le monde clérical qui s'affirma au X^e siècle, avec Cluny, et qui se confirma définitivement au siècle suivant avec le début de la réforme grégorienne. La volonté de l'Église de proclamer le caractère sacré du latin se perçoit dès le IX^e siècle dans l'attention renouvelée portée par les exégètes au passage des Évangiles de Luc et de Jean, à l'effet que la formule « Jésus de Nazareth, roi de Juifs » était inscrite sur la croix en grec, en latin et en hébreu, de même que par l'un des rituels qui accompagnait la consécration des églises. Examinons l'un et l'autre successivement.
- 5 La thèse voulant que le latin soit, avec le grec et l'hébreu, considéré comme une langue sacrée et qu'il se distingue par ce fait des langues vernaculaires trouve son fondement dans deux passages des Évangiles concernant l'inscription sur la croix de la formule « Jésus de Nazareth, roi de Juifs ». Dans la version de la Vulgate de l'Évangile de Luc 23, 38, on lit : « *erat autem et superscriptio inscripta super illum litteris græcis et latinis et hebraicis* », tandis que Jean 19, 20 affirme pour sa part : « *et erat scriptum hebraice græce et latine* »¹⁵. Entre les deux évangélistes, seul l'ordre de nomination des langues change. Ces passages ont donné lieu à des commentaires de la part d'auteurs de l'Antiquité chrétienne dont le plus important pour la suite des choses est Augustin¹⁶. Dans son commentaire de l'Évangile de saint Jean, il écrit :
- Hæ quippe tres linguæ ibi præ ceteris eminebant : hebræa, propter Iudæos in Dei Lege gloriantes ; græce propter Gentium sapientes ; latina, propter Romanos multi ac pene omnibus iam tunc gentibus imperantes*¹⁷.
- Ces trois langues dominaient ici toutes les autres : l'hébreu, à cause de son utilisation par les Juifs pour glorifier la loi Dieu ; le grec à cause des savants des Gentils ; le latin, à cause de la domination des Romains sur presque tous les peuples.
- 6 Il fallut toutefois attendre Isidore de Séville (ca 560-636) pour que de la prééminence des trois langues, on conclut à leur caractère proprement sacré. On lit en effet au

chapitre 3 du livre IX des *Étymologies* : « *Tres sunt autem linguæ sacræ : Hebraæ, Græca, Latina* »¹⁸. L'étude minutieuse de Michael Richter montre que l'idée d'Isidore a d'abord été reprise dans l'Angleterre saxonne et en Irlande, avant d'être transmise sur le continent, en milieu carolingien, par les savants originaires de ces contrées. Les principaux relais sont effectivement Bède¹⁹ au VIII^e siècle, Clément le Scot et Raban Maur au IX^e siècle, qui tous se réapproprient la formule d'Isidore. Plus tard au XII^e siècle, on retrouve le thème chez Rupert de Deutz et Hugues de Saint-Victor²⁰. Richter suggère que la reconnaissance du caractère sacré du latin ne pouvait se répandre que dans des milieux où la langue de la liturgie différait totalement du vernaculaire parlé. La diffusion de l'idée en milieu roman à partir de l'époque carolingienne vient confirmer que la fracture était en train de se consommer entre la langue de la liturgie et la langue de la population²¹.

- 7 Le caractère sacré du latin et du grec était également proclamé par l'un des rituels de la consécration des églises. Cette cérémonie avait pour but d'isoler un espace sacré au sein du monde temporel laïque. D'origine ancienne, elle a acquis ses principales composantes entre le VII^e et le IX^e siècle, et n'a que peu évolué par la suite²². Le *Pontifical romain* du XII^e siècle, qui décrit les étapes de la cérémonie, prévoit qu'après avoir fait trois fois le tour du bâtiment, l'évêque pénétrait à l'intérieur de l'église et procédait à un premier rituel très significatif pour mon propos. Sur le sol de l'église, on avait préalablement tracé avec de la cendre une croix reliant les quatre extrémités de l'édifice. Sur la bande de cendre allant du coin gauche à l'est, jusqu'au coin droit à l'ouest, l'évêque inscrivait les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, puis les vingt-trois lettres de l'alphabet latin, sur l'autre bande depuis le coin droit, à l'est, jusqu'au coin gauche, à l'ouest²³. Cette pratique remonte au moins aux années 840, comme l'atteste le premier commentaire détaillé du rituel de dédicace d'église qui en explique le sens. À une époque où Rome insistait pour que la liturgie n'emprunte que des textes tirés de la Bible, on aurait pu s'attendre à ce que ce rituel tire son inspiration de la représentation de Dieu comme l'alpha et l'oméga dans l'*Apocalypse*²⁴. Il n'en est rien. Le commentaire explique ainsi le sens du tracé de l'alphabet :

Sicut enim parvulorum eruditioni congruit primum litterarum elementa cognoscere, deinde ad syllabas, ac post verba paulatim ad sententiarum cognitionem pervenire, sic quidam gradus sunt intellectus in familia sanctæ ecclesiæ, quorum primus est eorum qui simpliciter viventes, non tamen ad robur doctrinæ proficientes quasi primis elementis contenti sunt.

De même qu'il convient à l'enseignement des petits de connaître en premier les formes des lettres pour arriver aux syllabes puis, après les mots, de parvenir peu à peu à la compréhension des phrases, de même existe-t-il des degrés d'intellection dans la famille de la sainte Église ; le premier étant celui de ceux qui vivent simplement, n'avançant pas encore dans la force de la doctrine mais comme se satisfaisant des premières lettres²⁵.

- 8 L'argument s'inspire directement de la grammaire latine qui, depuis Donat, explique que la connaissance de la langue commence par la maîtrise de l'alphabet, se poursuit par la compréhension des syllabes et des mots, pour permettre finalement d'accéder à la phrase et au sens²⁶. Le rituel constituait une véritable sacralisation du discours grammatical latin. Au surplus, le commentateur élaborait à partir de la grammaire une métaphore justifiant que la connaissance du message divin ne soit pas partagée également entre tous les fidèles ; la plénitude de la parole de Dieu était réservée à ceux qui savaient lire le latin. Le rituel du tracé des alphabets mettait en scène la séparation entre les clercs et les laïcs, entre ceux qui savaient lire le latin et les illettrés qui ne parlaient que la langue vernaculaire, et il investissait les langues savantes d'un

caractère sacré qui les distinguait des autres langues. Isolant le monde des clercs de celui des laïcs, il anticipait certaines idées maîtresses de la réforme grégorienne.

- 9 Au moment où la langue romane se détachait du latin, elle se trouvait bien démunie face à la langue mère qui revendiquait explicitement et à son seul profit son capital symbolique de langue lettrée, sacrée de surcroît, et porteuse de la vérité divine. Dans la France du Nord et l'Angleterre, il faudra la longue période allant du IX^e au XIII^e siècle pour que s'élabore le registre écrit du roman – il est trop tôt pour l'appeler le français – d'abord en vers, et ensuite en prose. De cette histoire complexe, sinieuse et surprenante, je ne rappellerai que quelques points saillants qui éclairent mon propos. Le premier est que le contact avec l'altérité linguistique germanique semble avoir agi comme le déclencheur des premières tentatives de doter le roman d'un système de représentation graphique qui lui soit propre²⁷. Examinons dans l'ordre chronologique les premiers textes écrits en roman d'oïl²⁸. Déjà le plus ancien, le *Serment de Strasbourg* de 842, est rapporté par Nithard successivement en roman et en tudesque. Le second, la *Séquence de sainte Eulalie* qui date d'après 882 fut transcrit en Basse-Lotharingie au côté du *Ludwigslied*, un poème en ancien haut allemand, avant d'arriver à l'abbaye Saint-Amand près de Valenciennes. Du même lieu à la frontière des mondes roman et germanique, nous vient un peu plus tard le *Sermon de Jonas* qu'on situe autour des années 938-952. Enfin, l'an mil nous apporte deux derniers documents transcrits dans un même manuscrit de Clermont-Ferrand, la *Vie de saint Léger* et la *Passion de Jésus-Christ*. Certains spécialistes estiment que la première pourrait, comme les précédents textes, venir du nord-est de la France, alors que la seconde serait nettement méridionale. Notons qu'à l'exception du *Serment de Strasbourg*, ces différents textes ont en commun d'avoir été transcrits sur des feuillets vierges de manuscrits latins préexistants.
- 10 Plus d'un siècle après ces documents conservés presque par accident, l'on rencontre le premier texte dont la transcription fut de toute évidence planifiée et réalisée au moment même de la confection du manuscrit bilingue qui le contient. Il s'agit de la *Vie de saint Alexis* qu'on date de la fin du XI^e siècle, mais dont la plus ancienne version se trouve dans le célèbre *Psautier de Saint-Albans* copié vers 1120 pour la recluse Christina de Markyate²⁹. La *Vie de saint Alexis* est en anglo-normand et on peut la considérer comme l'œuvre qui inaugure la culture lettrée en roman. Rappelons qu'il reste très peu de manuscrits français du XII^e siècle. Le recensement le plus récent et sans doute quasi définitif publié par Maria Careri, Christine Ruby et Ian Short couvre le domaine français et occitan. Il décrit 102 manuscrits contenant des textes ou des fragments de textes dans l'une ou l'autre langues, datables du XII^e siècle ou du XII^e début XIII^e siècle. De ce nombre, 96 appartiennent à l'aire d'oïl, parmi lesquels on distingue 66 manuscrits anglo-normand, ce qui représente 69 % des textes français³⁰. Une conclusion s'impose : la culture lettrée en roman d'oïl a connu son premier essor en Angleterre.
- 11 Comment expliquer ce phénomène surprenant ? On peut se demander à titre d'hypothèse si l'exemple de l'anglo-saxon n'a pas provoqué chez les Normands une volonté de faire accéder leur propre langue au registre de l'écrit³¹. Au moment de la conquête de l'Angleterre, en 1066, la culture écrite anglo-saxonne avait atteint un très haut degré de développement, plus élevé encore qu'en Allemagne. Les œuvres couvraient les grands domaines de la culture lettrée : littérature de fiction, textes religieux, traduction de livres de la Bible, histoire, didactisme, droit et actes de la pratique. La totalité du *corpus* anglo-saxon depuis l'an 600 jusqu'en 1150, numérisée

dans le cadre du projet du *Dictionary of Old English* à l'Université de Toronto, compte quatre millions de mots, soit quatre fois la taille de l'œuvre de Shakespeare³². Inutile de souligner l'asymétrie chronologique entre le développement des cultures lettrées anglo-saxonne et romane. Soucieux d'affirmer leur suprématie dans le domaine culturel comme dans le domaine politique et militaire, la création d'une culture lettrée anglo-normande aurait tenu d'une affirmation identitaire de la part des Normands, d'une volonté de fonder leur pouvoir, et de créer de nouveaux paradigmes culturels pour l'Angleterre³³. Il est d'ailleurs frappant de constater que dès l'origine, l'écrit anglo-normand se soit étalé sur une si grande variété de registres, à l'image même de la littérature anglo-saxonne. Son succès fut d'ailleurs spectaculaire puisqu'à partir du XII^e siècle, la culture écrite anglo-normande oblitéra presque complètement l'anglo-saxonne, jusqu'à ce que celle-ci ne resurgisse au milieu du XIV^e siècle. En somme, un peu à l'image des premiers essais d'écriture en roman aux marches des pays germaniques, la première floraison de la culture lettrée romane s'est épanouie en Angleterre, stimulée par l'exemple anglo-saxon, une langue germanique.

- 12 Sur le continent, en pays roman, la littérature ne semble prendre son essor que durant les dernières décennies du XII^e siècle, avec des auteurs vers lesquels nous allons maintenant nous tourner, encore que les manuscrits qui en témoignent datent tous des siècles suivants. Il semble qu'un enjeu crucial de leur entreprise fut d'élever le roman écrit au rang de langue de vérité et d'autorité, au même titre que le latin. Le problème s'est posé successivement à propos de l'écriture en vers qui domine le XII^e siècle, et de la prose qui ne fit son apparition qu'au siècle suivant. Je vais examiner l'ensemble du débat car l'interrogation sur la valeur de vérité et d'autorité de la langue romane d'oïl, telle que posée à cette époque, me semble avoir été un préalable essentiel pour que le roman d'oïl devienne également une langue du droit.

La source latine fondatrice de la vérité du texte roman

- 13 Plusieurs œuvres littéraires du tournant du XIII^e siècle témoignent de la nécessité pour leurs auteurs de justifier la possibilité d'énoncer la vérité en langue vernaculaire³⁴. Le thème a fait l'objet de quelques études qui le plus souvent se sont penchées sur les mêmes textes. Ainsi, commentant l'œuvre de Marie de France, Jeanette Beer met en contraste ses *Lais* et les *Fables*³⁵. Tandis que la véracité du lai d'*Éliduc* s'appuie sur la seule crédibilité de l'auteur :

Vus dirai, si cum jeo entent
La verité, mun escient,
[Je vais] vous en dire toute
la verité que j'en sais³⁶,

celle des *Fables* se fonde sur des antécédents grec et latin :

Esope appel'um cest livre,
qu'il translata e fist escrire,
del griu en latin le turna ;
li reis Alvrez, que mult l'ama,
le translata puis en engleis,
e jeo l'ai rimee en franceis,
Si cum jeo poi plus proprement.
On appelle ce livre Esope ;
Esope le traduisit et le fit rédiger ;
du grec il le mit en latin.

Le roi Alfred, qui l'aimait beaucoup,
le traduisit ensuite en anglais,
et moi, je l'ai mis en vers français,
Le plus exactement possible³⁷.

- 14 Étudiant le même argument, Yvonne Cazal, se réfère au *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure :

E por ce me vueill travailler
En une estoire commencer
Que, de latin ou je la truis,
Se j'ai le sens e se ge puis,
La voudrai si en romanz metre
Que cil qui n'entendront la letre
Se puissent deduire el romanz.
Voici donc pourquoi je veux mettre tous mes efforts
à commencer une histoire
et mon intention, si j'en ai la capacité et la force,
est de la traduire du latin où je la trouve
en français, afin que ceux qui ne comprennent pas le latin
puissent trouver quelque plaisir dans le texte français³⁸.

Yvonne Cazal conclut que : « cette subordination affichée à une source écrite latine fait du romancier des romans antiques l'instrument de divulgation d'une vérité qu'il n'a pas à construire »³⁹.

- 15 Le roman de Benoît de Sainte-Maure connut quatre mises en prose au XIII^e siècle et une dernière au siècle suivant. Dans celle que Marc-René Jung désigne comme la première, l'auteur anonyme amplifie l'argument de la vérité. Dès le prologue, il affirme avoir trouvé l'original latin de l'œuvre qu'il met en français : « es aumaire de mon seigneur st Denis en France »⁴⁰. Dans l'épilogue, il insiste à nouveau pour dire qu'il a voulu raconter : « la vraye histoire selon ce qu'elle fut trouvee ou langaige des Gregoys, et puis translattee en latin, et de latin je l'ay mise en rommans [...] selon ce que j'ay trové, sanz riens couvrir la verité de bourdes ou de mençoigne »⁴¹. La vérité de l'œuvre française tenait à la sacralité du lieu de conservation de sa source et à l'autorité des langues dans lesquelles elle fut écrite, le grec et le latin.
- 16 Le thème de la vérité et de l'autorité d'une œuvre vernaculaire fondée sur l'origine grecque, puis latine, de sa source, et sur sa conservation dans un lieu sacré se rencontre chez plusieurs auteurs. Il trouve sa plus riche expression dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes⁴². Rappelons ce passage clé du prologue :

Ce nos ont nostre livre apris
Qu'an Grece ot de chevalerie
Le premier los et de clergie.
Puis vint chevalerie a Rome
Et de la clergie la some,
Qui or est en France venue.
Dex doint qu'ele i soit maintenue
Et que li leus li abelisse
Tant que ja mes de France n'isse
l'enors qui s'i est arestee.
Nos livres nous ont appris que
la Grèce eut le premier renom de
chevalerie et de science.
Puis la chevalerie passa à Rome,
et avec elle la somme de la science,
qui maintenant sont venues en France.

Dieu fasse qu'elles y soient retenues
 et que le séjour leur plaise tant,
 que jamais ne sorte de France
 la gloire qui s'y est arrêtée⁴³.

- 17 Chrétien détourne à ses fins le thème de la *translatio studii* qui commençait alors à circuler à Paris, et qui avait pour fonction de fonder l'excellence des écoles de la ville, où l'enseignement se faisait tout en latin⁴⁴. Par ce procédé rhétorique, il élevait à un niveau de généralité beaucoup plus large l'argument de la valorisation de l'œuvre vernaculaire par ses modèles grec et latin. Il ne parlait plus du rapport d'un texte à sa source, mais d'une culture lettrée, qu'il nomme *clergie*, à ses antécédents. Chrétien plaidait en faveur d'une *clergie* romane qui serait l'égal de la *clergie* grecque ou latine. Son propos s'adressait au problème de la langue et non plus à celui du texte. Pourtant, Chrétien de Troyes ne semble pas complètement assuré du caractère lettré qu'il revendiquait pour le roman d'oïl. Son prologue s'ouvre sur le rappel qu'il avait dans le passé traduit Ovide, une façon de rappeler sa qualité de clerc lettré latin. Quelques lignes plus loin, il sent le besoin de préciser que l'histoire de Cligès qu'il va raconter : « nous la trouvons écrite dans un des livres de la bibliothèque de monseigneur Saint Pierre à Beauvais »⁴⁵. Il n'était pas facile de transposer sur le roman d'oïl les valeurs de vérité et d'autorité dont le latin s'était assuré du monopole depuis le IX^e siècle.

La prose est vraie et le vers mensonger

- 18 Jusqu'à la fin du XII^e siècle, l'écriture en français fut essentiellement en vers, exception faite d'un nombre réduit de textes religieux ou didactiques en prose⁴⁶. L'acquisition du registre de la prose était un préalable pour qu'on écrive des chartes en français. La prose ne se manifesta en force qu'à partir des premières décennies du XIII^e siècle dans des chroniques et dans les premiers romans en prose. Au même moment apparurent les premières chartes vernaculaires. Le développement de la prose s'est accompagné d'une nouvelle réflexion sur la vérité. On connaît de nombreux prologues où l'auteur se justifie d'écrire en prose car elle est gage de vérité, alors que le vers est mensonger. Le thème a déjà fait l'objet d'études, je ne vais pas m'y attarder longuement⁴⁷. Je citerai à titre d'exemple la traduction anonyme de 1227 de la *Philippide*, une œuvre latine en vers que Guillaume le Breton avait composée en l'honneur de Philippe Auguste, entre 1214 et 1224. Dans son prologue, le traducteur annonce son projet : « Issi vos en feré le conte / non pas rimé, qui en droit conte / si con li livres de Lancelot / ou il n'a rimé un seul mot »⁴⁸. Commentant ce passage, Michel Zink n'hésite pas à conclure que l'association entre prose et vérité s'inspire du fait que la Bible était elle-même en prose, ce qui l'amène à conclure que : « la prose est plus que le langage de la littérature religieuse, elle est celui de la Bible, celui de Dieu »⁴⁹. Registre d'écriture de la Bible, la prose ne pouvait qu'être garante de la vérité. Notons au passage que l'opposition entre la prose garante de vérité et le vers mensonger se retrouve dans l'épilogue de la mise en prose de Benoît de Sainte-Maure citée plus haut.
- 19 Les textes que je viens de commenter semblent nous avoir conduits bien loin des villes de commune du Nord et de l'aire d'apparition des chartes en français à l'origine de mon propos ; Marie de France écrivait en Angleterre, Benoît de Sainte-Maure était tourangeau, Chrétien de Troyes, champenois et la traduction de la *Philippide* a pu avoir été faite en région parisienne. Mais ce serait oublier que Chrétien eut comme dernier mécène Philippe d'Alsace, comte de Flandre⁵⁰. Il faut également contrer l'effet de

perspective créé par le choix du manuscrit champenois de Guiot par les éditeurs de l'œuvre. En réalité, sur les 35 manuscrits ou fragments de Chrétien pour lesquels on possède des informations sur la langue, 17 sont picards, les autres se répartissant entre cinq *scriptæ* différentes. Chrétien de Troyes fut bien connu dans le Nord. Il n'empêche que son apologie du français comme langue de vérité ne semble guère avoir ému les comtes de Flandre, Philippe d'Alsace en tête. Le latin resta encore longtemps la langue de leurs chartes. À défaut de tout inventaire définitif pour le XIII^e siècle, on peut se tourner vers les relevés d'Alphonse Wauters qui suggèrent que l'usage du français par les comtes de Flandre ne débuta qu'avec Marguerite de Flandre⁵¹. Les premiers actes vernaculaires datent des années 1250 ; leur nombre s'accrut progressivement au cours des deux décennies qui suivent et, à partir de la fin des années 1270, le français devint la langue usuelle des chartes, sans toutefois éliminer totalement le latin. Le souci des comtes de Flandre de rattacher leurs chartes à l'ordre du sacré, qu'on peut déduire de leur attachement au latin, leur inspira peut-être l'idée d'attribuer de droit la fonction de chancelier au prévôt de Saint-Donatien de Bruges. Ce privilège avait été concédé pour la première fois en 1089 par le comte Robert II. Mais à mesure que l'écrit prit de l'importance et gagna en utilité, on constate que les comtes voulurent s'assurer d'un meilleur contrôle de la fonction. En 1157, partant pour la croisade, le comte Thierry nomma son plus jeune fils Pierre, alors âgé de douze ans, prévôt de Saint-Donatien. Par la suite, et tout au long du XIII^e siècle, la prévôté fut toujours confiée à un membre de la famille comtale, ou parfois à un proche, comme ce fut le cas avec Robert d'Aire au temps de Philippe d'Alsace⁵². Dans une perspective semblable, les archives des rois de France étaient déposées dans la Sainte-Chapelle à Paris dont au surplus les chanoines se virent accorder le monopole de l'achat du parchemin pour le compte de la chancellerie royale⁵³. L'usage du latin et l'association de l'écrit juridique à un lieu sacré constitueraient autant de gages de sa véracité. Voilà peut-être une piste pour expliquer la lenteur des comtes de Flandre, et encore plus du roi de France, à adopter la langue vernaculaire.

Chartes en français et vérité dans les villes de communes

- 20 La question de la vérité de l'écrit en français semble s'être posée avec une acuité particulière dans les villes de commune du nord du royaume de France. Celles-ci furent le lieu de la première éclosion de la littérature française en dehors des cours princières. Les trouvères s'y montrèrent actifs dès les dernières décennies du XII^e siècle, comme le suggère l'exemple de Jean Bodel. Lieu de concentration des hommes, la ville formait une communauté langagière au sein de laquelle dominait la langue vernaculaire. La parole bourdonnait dans ses murs, au marché, dans les assemblées municipales, lors des spectacles plus élaborés, comme le théâtre, ou plus modestes, comme ceux des jongleurs ou des trouvères, dans les églises, avec les sermons dont le nombre était démultiplié par la forte présence des mendiants. Telle est la réalité mise de l'avant par Carol Symes à propos de la ville d'Arras dont elle considère les espaces publics comme un *common stage*, des lieux d'exaltation de la parole⁵⁴.
- 21 L'Église semble s'être parfois inquiétée de cette explosion de la parole urbaine. Il n'est qu'à parcourir le *corpus* des documents relatifs aux inquisitions dans les Pays-Bas, pour constater que les régions de France qui éveillèrent le plus sa suspicion, furent les villes

du Nord et le Languedoc, deux régions riches au plan de la production littéraire⁵⁵. Cette méfiance de l'Église à l'égard de la parole vernaculaire se lit dans l'histoire de la sainte chandelle, le mythe fondateur de la Confrérie des jongleurs d'Arras. L'histoire nous est racontée dans un récit que l'on peut situer entre 1184 et 1203⁵⁶. Je vais en rappeler rapidement les épisodes essentiels pour mon propos.

- 22 Deux jongleurs, l'un nommé Normand, de Saint-Pol-sur-Ternoise à l'ouest d'Arras, et l'autre Ithier, un Brabançon, étaient de farouches ennemis. La Vierge leur apparut dans leur sommeil, leur enjoignant de se rendre à la cathédrale d'Arras, de s'y réconcilier et de prier ensemble dans l'église toute la nuit où elle leur apparaîtrait à nouveau. L'un et l'autre se rendirent auprès de l'évêque d'Arras. Normand arriva le premier. Soucieux de savoir à qui il avait affaire, l'évêque lui demanda : « quel vie mainnes-tu »⁵⁷ ? À quoi il répondit :

de juglerie me garis comme povres menestriex.

je vis de jonglerie comme un pauvre ménestrel.

Sur le champ, l'évêque refusa de le croire, car, dit-il :

tu me pes de bourdes et de contrueuvres, si comme juglierres.

tu me nourris de mensonges et de fables comme tous les jongleurs

- 23 Arrivé peu après, Ithier répondit de la même façon à l'évêque qui, pour sa part, l'accusa d'être de connivence avec Normand pour le tromper comme le font tous les jongleurs. On retrouve-là le thème du jongleur trompeur qui traverse la littérature religieuse de l'époque⁵⁸. Mais, constatant ensuite que les deux hommes étaient de farouches ennemis, et donc n'avaient pu se concerter, l'évêque se mit à douter de sa première impression. La nuit venue, les jongleurs qui entre temps s'étaient réconciliés, s'agenouillèrent en prière devant l'autel, sous l'œil de l'évêque. La Vierge leur apparut et leur confia un cierge dont la cire qui en coulait, lorsqu'allumé, guérissait du mal des ardents. Elle leur fit ce don, en toute connaissance du métier des deux hommes qu'elle interpelle ainsi au moment de leur confier la chandelle :

vos, juleur qui vivez de chant et de vielle, venez ça.

Vous, jongleurs qui vivez de vos chansons Et de votre vielle, venez ici.

Elle consacrait de la sorte leur métier et leur production en langue vernaculaire. Après l'apparition, l'évêque vint vers les deux jongleurs et leur dit :

por ce que cist cierge vos est donnez de par Dieu et venuz par miracle, la moie volenté feriez vos de moi vo compaignon.

parce que ce cierge vous a été donné par Dieu et qu'il vous a été remis par un miracle, mon plus grand souhait serait d'être l'un de vos compaignons.

- 24 Pressé par le ciel, l'évêque accordait la caution de l'Église à la parole des jongleurs, à l'écrit en langue française, bien sûr picarde ; on était à Arras. À nouveau, la question de la vérité et de la langue vernaculaire se trouvait au centre du débat.
- 25 L'histoire de la sainte chandelle est riche de conséquence pour mon propos. Elle constitue le mythe d'origine de la Confrérie des jongleurs d'Arras qui regroupait dans une même société d'entraide les jongleurs qui la dirigeaient et les bourgeois de la ville. Elle réunissait les hommes du discours de fiction et les hommes du discours des affaires et du droit, qui tous s'exprimaient à l'oral et à l'écrit dans le français picard. L'histoire se diffusa par la suite, principalement dans les villes d'Artois et de Flandre gallicante, dont Lille et Douai, mais également à Courtrai et à Bruxelles en Brabant, qui toutes obtinrent de la cire de la chandelle d'Arras dont elles perpétuèrent la vénération et l'usage curatif⁵⁹. Cette consécration de la parole vernaculaire s'étendit sur un vaste territoire où les villes étaient d'importantes instances d'écriture juridique.

- 26 L'histoire de la sainte chandelle donna la caution du Ciel à l'écriture vernaculaire au moment même où la langue française acquit sa capacité d'énoncer la vérité en prose et que les villes commencèrent à rédiger leurs chartes en vernaculaire. En quoi se distinguaient les villes de communes qui adoptèrent d'emblée la langue française, alors que les chancelleries du roi de France et des princes demeuraient à la même époque fidèle au latin ? L'explication tient sans doute à la nature bien singulière du pouvoir politique des échevins, qui n'était fondé, ni sur la grâce de Dieu, comme le pouvoir royal, ni sur le lignage, comme celui des princes. Je vais tenter d'en dégager la spécificité en me référant à l'une des plus anciennes chartes de commune, précisément celle donnée à Arras, vers 1157-1168, par Philippe d'Alsace, et qui en inspira plusieurs autres par la suite⁶⁰.
- 27 La légitimité du pouvoir échevinal n'avait de fondement, ni divin, ni lignager : elle découlait de la volonté d'une autorité féodale ; les échevins tenaient leurs droits d'une *lex et consuetudo*⁶¹. Les premières chartes se présentent pour l'essentiel comme une codification du droit criminel : dans son essence même, la commune était une conjuration d'homme en vue de garder la paix. Le noyau originel du pouvoir échevinal était judiciaire. Les droits de justice dévolus aux échevins s'accompagnaient d'un autre privilège acquis antérieurement à l'effet que les habitants des villes ne pouvaient être soumis à l'ordalie, c'est-à-dire à l'épreuve du fer rouge ou de l'eau bouillante ou froide⁶². On a longtemps qualifié ce mode de preuve d'irrationnel. Ce qualificatif est le plus mal choisi. L'ordalie reposait sur le jugement de Dieu ; elle est d'ailleurs souvent appelée « jugement de Dieu ». Dans une société chrétienne, rien n'est moins irrationnel que la raison divine puisque Dieu était la vérité même. Privé de la vérité divine comme source, la justice urbaine reposait sur ce que les chartes nomment la *veritas scabinorum*, la vérité telle qu'établie par les échevins⁶³. Prenons le premier article de la charte d'Arras (1157-1168) qui précise la peine que doivent infliger les échevins à quelqu'un coupable de coup et blessure. Cette personne devait être condamnée si le crime venait à la connaissance des échevins (*per scabinos agnoscatur*) et si les échevins connaissaient la vérité (*scabini sciunt veritatem*). Dans d'autres articles de la charte, on lit que les échevins vont constater les faits (*vadunt videre*), qu'ils mettent à jour la vérité (*veritate ab ipsis inquisita*), ou encore que la personne est trouvée coupable par la vérité des échevins (*veritate scabinorum convictus*)⁶⁴. La justice reposait désormais sur la connaissance de la vérité par les échevins, sur la rationalité humaine. La justice instaurée par les chartes de communes substituait à la vérité de Dieu, celle des échevins.
- 28 Les mêmes administrations échevinales commencèrent à envahir le domaine de la juridiction gracieuse au tournant du XII^e au XIII^e siècle⁶⁵. Elles devinrent rapidement l'une des principales instances de mise par écrit et de validation des conventions entre des particuliers. Les actes échevinaux adoptèrent la forme du chirographe, qui dans plusieurs villes fut remplacée par l'acte scellé à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, mais qui dans certaines, comme Douai, fut conservée jusqu'à la fin du Moyen Âge⁶⁶. Le chirographe échevinal se présente comme la déclaration d'une convention entre deux parties, faite devant au moins deux échevins, parfois trois ou quatre. Citons à titre d'exemple deux formules de validation de chirographes de Douai : « par devant Bernart de Goi et Wautier Malet et Robert Le Blont ki eschievin estoient à cel tens » (1223), ou encore « Et ceste covenence fu faite par devant eschevins Robe de le Rive et Amant de Lens » (1229)⁶⁷. Cette validation investissait l'acte de la *veritas scabinorum*. Le

chirographe reposait sur les trois nouvelles assises de la vérité écrite en vernaculaire : la prose comme registre de la vérité, le français picard des villes consacré par la Vierge, et la vérité des échevins fondée sur la loi et la coutume confirmée par le comte de Flandre. Vérité humaine, vérité laïque au sens médiéval du terme, la vérité des échevins pouvait d'emblée être mise par écrit en français.

- 29 La question de l'énoncé de la vérité en français semble perdre de son intensité à mesure que l'on se rapproche du XIV^e siècle. Les textes littéraires cessent d'en parler et les autorités princières commencèrent à écrire leurs actes en français, tout comme les villes. Cette évolution dans le rapport entre le latin et la langue vernaculaire marque une étape capitale dans le développement du français lettré. Elle témoigne sans doute également d'un changement profond dans le système de valeurs politiques et sociales des hommes du Moyen Âge.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie des études citées

ANDRIEU, Michel, *Le pontifical romain au moyen-âge*, t. I, *Le pontifical romain du XII^e siècle*, Vatican, 1938.

BALDWIN, John W. *Masters, Princes and Merchants. The Social View of Peter the Chanter & his Circle*, 2 vol, Princeton, 1970.

BANNIARD, Michel, « Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e- XII^e siècle) », dans Peter von MOOS éd., *Zwischen Babel und Pfingsten : Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8-16. Jahrhundert)*, Zürich et Berlin, 2008, p. 269-286.

BANNIARD, Michel, « Langue des Vies, langue des chartes aux VI^e-VIII^e siècles : questions sur la réceptibilité de l'Écriture en Occident », dans Ernst BREMER, Jörg JARNUT, Michael RICHTER et David J. WASSERSTEIN éd., *Language of Religion - Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, Munich, 2006, p. 191-204.

BANNIARD, Michel, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle) », *Médiévales*, 45, 2003, p. 25-42.

BANNIARD, Michel, *Du latin aux langues romanes*, Paris, 2002.

BANNIARD, Michel, « Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e - VIII^e s.) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, nouv. Série, XI, 2001, p. 47-63.

BEDOS-REZAC, Brigitte, « Civic Liturgies and Urban Records in Northern France, 1100-1400 », dans Barbara A. HANAWALT et Kathryn L. REYERSON, *City and Spectacle in Medieval Europe*, Minneapolis et Londres, 1994, p. 34-55.

BEER, Jeanette M. A., *Narrative Convention of Truth in the Middle Ages*, Genève, 1981.

- BENTON, John F., « The Court of Champagne as a Literary Center », *Speculum*, 36, 1961, p. 551-591.
- BERGER, Roger, *Le nécrologe de la confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras (1194-1361)*, vol. II, Arras, 1970.
- BONNIER, Charles, « Étude critique des chartes de Douai de 1203 à 1275 », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIII, 1889, p. 431-462, XIV, 1890, p. 66-88.
- BRUSEGAN, Rosanna, « Arras e il mondo cittadino », dans *Lo spazio letterario del medioevo*, 2. II. *Medioevo volgare*, éd. Piero BOITANI, Mario MANCINI et Alberto VÀRVARO, Rome, 2001, p. 497-543.
- CARERI, Maria, RUBY, Christine, SHORT, Ian, *Livres et écritures en français et en occitan au XII^e siècle, Catalogue illustré*, Rome, Viella, 2011.
- CASAGRANDE, Carla et VECCHIO, Silvana, « Clercs et jongleurs dans la société médiévale », *Annales, Économies Sociétés Civilisations*, XXXIV, 1979, p. 913-928.
- CAZAL, Yvonne, « "Ne addas quidquam verbis dei". À propos des épîtres farcies du XII^e siècle », dans Jacqueline AUTHIER-REVUZ et Marie-Christine LALA éd. *Figures d'ajout, phrase, texte, écriture*, Paris, 2002, p. 197-208.
- CAZAL, Yvonne, *Les voix du peuple – Verbum Dei. Le bilinguisme latin – langue vulgaire au Moyen Âge*, Genève, 1998.
- COLLET, Olivier, « Littérature, histoire, pouvoir et mécénat : la cour de Flandre au XIII^e siècle », dans Christopher LUCKEN et Mireille SÉGUY dir., *L'invention de l'histoire*, publié dans *Médiévales*, 38, 2000, p. 87-110.
- DAMIAN-GRINT, Peter, *The New Historians of the Twelfth-Century Renaissance. Inventing Vernacular Authority*, Woodbridge, 1999.
- DELABORDE, H. François, *Layettes du Trésor des chartes*, t. V, Paris, 1909.
- DELBOUILLE, Maurice, « La notion de "bon usage" en ancien français, à propos de la genèse de la langue française », *Cahiers de l'Association internationale des études française*, 14, 1962, p. 9-24.
- DELBOUILLE, Paul, « La formation des langues littéraires et les premiers textes », *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. 1, Heidelberg, 1972, p. 560-584 et 604-622.
- Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de Geneviève HASENOHR et Michel ZINK, Paris, 1992.
- DRÜPPEL, Christoph Josef, *Altfranzösische Urkunden und Lexicologie. Ein quellenkritischer Beitrag zum Wortschatz des frühen 13. Jahrhunderts*, Tübingen, 1984.
- ESPINAS, Georges, *Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France des origines à la Révolution*, t. I, Artois-Audruicq, Paris, 1934.
- FREDERICQ, Paul, *Corpus documentorum inquisitionis hæreticæ pravitatis neerlandicæ*, tome I, 1025-1520, Gand, 1889.
- FREEMAN, Michelle A., *The poetics of translatio studii and conjointure : Chrétien de Troyes's Cligés*, Lexington, 1979.
- FREEMAN, Michelle A., « Chrétien's Cligès a close reading of the prologue », *The Romanic Review*, 67, 1976, p. 89-101.
- GANSHOF, François L., « Note sur deux chartes de Philippe d'Alsace pour la ville d'Arras », *Revue du Nord*, 30, 1948, p. 97-112.

GILLINGHAM, John, *The English in the Twelfth Century. Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge – Rochester, 2008.

GILLIODTS-VAN SEVEREN, Louis, *Coutumes des pays et comté de Flandre. Coutume de la prévôté de Bruges*, t. II., Bruxelles, 1887.

GINGRAS, Francis, *Le bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanescque au Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2011.

GREGORY, Stewart, « The Twelfth Century Psalter Commentary in French for Laurette d'Alsace », dans W. LOURDAUX et D. VERHELST, *The Bible and medieval culture*, Leuven, 1979, p. 108-126.

GRÉVIN, Benoît, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les Lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle)*, Rome, 2008.

HASENOHR, Geneviève, « Écrire en latin, écrire en roman : réflexions sur la pratique des abréviations dans les manuscrits français des XII^e et XIII^e siècles », dans Michel BANNIARD éd., *Langages et peuples de l'Europe. Cristallisation des identités romanes et germaniques (VII^e – XI^e siècle)*, Toulouse, 2002, p. 79-110.

HOLTZ, Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*, Paris, 1981.

HOWELL, Martha C., « Documenting the Ordinary : The Actes de la Pratique of Late Medieval Douai », dans A. J. KOSTO, A. J. WINROTH (éd), *Charters, Cartularies, and Archives : The Preservation and Transmission of Documents in the Medieval West : proceedings of a colloquium of the Commission internationale de diplomatique (Princeton and New York, 16-18 September 1999)*, Toronto, 2002, p. 151-173.

IOGNA-PRAT, Dominique, *La maison de Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge*, Paris, 2006.

JACOB, Robert, « Le jugement de Dieu et la formation de la fonction de juger dans l'histoire européenne », *Archives de philosophie du droit*, 78, 1994, p. 87-104.

JUNG, Marc-René, *La légende de Troie en France au moyen âge*, Bâle et Tübingen, 1996.

KURTH, Godefroy, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, 2 vol., Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1895-1898.

LAURENT-SALVATOR, Xavier, *Vérité et écriture(s)*, Paris, 2007.

LUSIGNAN, Serge, *Essai d'histoire sociolinguistique. Le français picard au Moyen Âge*, Recherches littéraires médiévales, 13, Paris, Classique Garnier, 2012.

LUSIGNAN, Serge, *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004.

LUSIGNAN, Serge, « Vérité garde le roy » *La construction d'une identité universitaire en France (XIII^e -XV^e siècle)*, Paris, 1999.

LUSIGNAN, Serge, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Montréal, 1987.

MÉHU, Didier, « *Historiæ et images* de la consécration de l'église au Moyen Âge », dans Didier MÉHU éd., *Mises en scène et mémoires de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnout, 2007, p. 15-48.

MERRILEES, Brian, « Anglo-Norman Literature », Joseph R. STRAYER éd., *Dictionary of the Middle Ages*, 13 vol., New York, 1982-1989, t. I, p. 259-272.

- MÖLK, Ulrich, *Französische Literaturästhetik des 12. und 13. Jahrhunderts: Prologe, Exkurse, Epiloge*, Tübingen, 1969.
- PERRY, Anne J. A., *La Passion des jongleurs. Texte établi d'après la Bible des septz estaz du monde de Geufroi de Paris*, Paris, 1981.
- RESNICK, Irven M., « *Lingua Dei, lingua hominis* : Sacred language and Medieval texts », *Viator*, 21, 1990, p. 51-74.
- RICHE, Pierre, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, 1989.
- RICHTER, Michael, « Concept and evolution of the tres linguæ sacræ », dans Ernst BREMER, Jörg JARNUT, Michael RICHTER et David J. WASSERSTEIN éd., *Language of Religion – Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, Munich, 2006, p. 15-23.
- RICHTER, Michael, « *Latina lingua – sacra seu vulgaris* ? », dans Willem LOURDAUX et Daniel VERHELST, *The Bible and Medieval Culture*, Leuven, Leuven University Press, 1979, p. 16-34.
- SHORT, Ian, « Patrons and Polyglots : French Literature in the Twelfth-Century England », dans Marjorie Chibnall éd., *Anglo-Norman Studies XIV. Proceedings of the Battle Conference 1991*, Woodbridge, 1992, p. 229-249.
- SPIEGEL, Gabrielle M., *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1993.
- SYMES, Carol, *A Common Stage. Theater and Public Life in Medieval Arras*, Ithaca, 2007.
- SZKILNIK, Michelle, « Écrire en vers, écrire en prose. Le choix de Wauchier de Denain », *Romania*, 107, 1986, p. 208-230.
- THOMAS, Hugh M., *The English and the Normans. Ethnic Hostility, Assimilation, and Identity*, Oxford, 2003.
- TURVILLE-PETRE, Thorlac, *England the Nation. Language, Literature and National Identity, 1290-1340*, Oxford, 1996.
- VAN ACKER, Marieke, *Ut quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VII^e-VIII^e siècles)*, Turnhout, 2007.
- VAN CAENEGEM, Raoul C., « Reflexions on rational and irrational modes of proof in medieval Europe », *Revue d'histoire du droit*, 58, 1990, p. 263-279.
- VAN CÆNEGEM, Raoul C., « La preuve dans l'ancien droit belge des origines à la fin du XVIII^e siècle », dans *La preuve*, Recueil de la Société Jean Bodin, t. XVII, deuxième partie, *Moyen Âge et Temps modernes*, Bruxelles, 1965, p. 375-430.
- VAN UYTFANGHE, Marc, « Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romania du IX^e siècle », dans Peter von MOOS éd., *Zwischen Babel und Pfingsten : Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8-16. Jahrhundert)*, Zürich et Berlin, 2008, p. 317-337.
- VERHULST, Adriaan A. et HEMPTINE, Thérèse de, « Le chancelier de Flandre sous les comtes de la maison d'Alsace (1128-1191) », *Bulletin de la commission royale*, 141, 1975, p. 267-311.
- VERRIEST, Léo, « Les "voirs-jurés" de Tournai et leurs archives », *Archives et bibliothèques de Belgique*, 43, 1972, p. 517-535.
- VERRIEST, Léo, « La perte des archives de Hainaut et de Tournai », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 21, 1942, p. 186-193.

- VERRIEST, Léo, « Les devises des chartes-parties des greffes scabinaux de Tournai », *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, LXXV, 1906, p. 7-15.
- VIDIER, Alexandre, « Notes et documents sur le personnel, les biens et l'administration de la Sainte-Chapelle du XIII^e au XV^e siècle », *Mémoire de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 28, 1901, p. 213-383.
- VINCENT, Catherine, « Fraternité rêvée et lien social fortifié : la confrérie Notre-Dame des Ardents à Arras (début XIII^e siècle-XV^e siècle) », *Revue du Nord*, 82, 2000, p. 659-679.
- VOGEL, Cyrille et ELZE, Reinhard, *Le pontifical romano-germanique du X^e siècle*, Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1963.
- WAUTERS, Alphonse, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, 11 vol., Bruxelles, 1866-1946.
- WOLEDGE, Brian et CLIVE, Harry Peter, *Répertoire des plus anciens textes en prose française depuis 842 jusqu'aux premières années du XIII^e siècle*, Genève, 1964.
- WOLEDGE, Brian et SHORT, Ian, « Liste provisoire de manuscrits du XII^e siècle contenant des textes en langue française », *Romania*, 102, 1981, p. 1-17.
- WRIGHT, Roger, « La période de transition du latin, de la *lingua romana* et du français », *Médiévales*, 45, 2005, p. 11-24.
- ZINK, Michel, *Littérature française du Moyen Âge*, Paris, 1992.

NOTES

1. Serge Lusignan, *La langue des rois au Moyen Age. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004, p. 47-52.
2. Christoph Josef Drüppel, *Altfranzösische Urkunden und Lexicologie. Ein quellenkritischer Beitrag zum Wortschatz des frühen 13. Jahrhunderts*, Tübingen, 1984, p. 6-7.
3. Martha C. Howell, « Documenting the Ordinary : The Actes de la Pratique of Late Medieval Douai », dans Adam J. Kosto et Anders Winroth, *Charters, Cartularies, and Archives : The Preservation and Transmission of Documents in the Medieval West*, Toronto, 2002, p. 151-173.
4. Godefroy Kurth, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, 2 vol., Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1895-1898, t. I, p. 112.
5. Léo Verriest, « La perte des archives de Hainaut et de Tournai », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 21, 1942, p. 186-193 ; *idem*, « Les "voirs-jurés" de Tournai et leurs archives », *Archives et bibliothèques de Belgique*, 43, 1972, p. 517-535.
6. Serge Lusignan, *La langue des rois au Moyen Age* [...], *op. cit.* note 2, p. 52-62 et 79-94.
7. Benoît Grévin, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les Lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle)*, Rome, 2008, p. 592 (voir l'exposé sur Pierre de la Vigne à la chancellerie de France, p. 566-629).
8. Pour le cas exemplaire d'Arras : Rosanna Brusegan, « Arras e il mondo cittadino », dans *Lo spazio letterario del medioevo*, 2. II. *Mediævo volgare*, éd. Piero Boitani, Mario Mancini et Albrto Vârvaro, Rome, 2001, p. 497-543.
9. Sur la vie littéraire à la cour de Champagne : John F. Benton, « The Court of Champagne as a Literary Center », *Speculum*, 36, 1961, p. 551-591 ; et à la cour de Flandre : Olivier Collet, « Littérature, histoire, pouvoir et mécénat : la cour de Flandre au XIII^e siècle », dans Christopher Lucken et Mireille Séguy dir., *L'invention de l'histoire*, publié dans *Médiévales*, 38, 2000, p. 87-110. On sait que Philippe d'Alsace, comte de Flandre de 1157 à 1191, fut le dernier mécène de Chrétien de

Troyes et qu'un psautier français commenté avait été exécuté pour sa sœur Lorette : Stewart Gregory, « The Twelfth Century Psalter Commentary in French for Laurette d'Alsace », dans W. Lourdaux et D. Verhelst, *The Bible and medieval culture*, Leuven, (1979) p. 108-126.

10. Pour un panorama de la littérature anglo-normande : Brian Merrilees, « Anglo-Norman Literature », Joseph R. Strayer éd., *Dictionary of the Middle Ages*, 13 vol., New York, 1982-1989, t. I, p. 259-272.

11. Brigitte Bedos-Rezac, « Civic Liturgies and Urban Records in Northern France, 1100-1400 », in Barbara A. Hanawalt et Kathryn L. Reyerson, *City and Spectacle in Medieval Europe*, Minneapolis et Londres, 1994, p. 34-55.

12. La bibliographie sur le sujet est abondante. Je retiens seulement les titres les plus récents que j'ai utilisés. Michel Banniard, « Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e- XII^e siècle) », dans Peter von Moos éd., *Zwischen Babel und Pflingsten : Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8-16. Jahrhundert)*, Zürich et Berlin, 2008, p. 269-286 ; Marc Van Uytenghe, « Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romania du IX^e siècle », *ibidem*, p. 317-337 ; Marieke Van Acker, *Ut quique rustici et inliterati hec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VII^e-VIII^e siècles)*, Turnhout, 2007 ; Roger Wright, « La période de transition du latin, de la lingua romana et du français », *Médiévales*, 45, 2005, p. 11-24 ; Michel Banniard, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière », *Médiévales*, 45, 2003, p. 25-42 ; *idem*, *Du latin aux langues romanes*, Paris, 2002 ; *idem*, « Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e – VIII^e s.) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, nouv. Série, XI, 2001, p. 47-63.

13. Pierre Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, 1989, p. 69-75 ; Yvonne Cazal, *Les voix du peuple – Verbum Dei. Le bilinguisme latin – langue vulgaire au Moyen Âge*, Genève, 1998, p. 28 et sq.

14. L'ouvrage d'Yvonne Cazal a alimenté ma réflexion sur les répercussions de la réforme linguistique carolingienne sur le rapport entre le latin et la langue vernaculaire dans la France du Nord.

15. *Biblia Sacra iuxta Vulgatem Versionem*, B. Fischer, J. Gribemont, H. P. D. Sparks et W. Thiele éd., Stuttgart, 1982. Soulignons que l'énumération des trois langues est absente des versions modernes courantes de l'Évangile de Luc. Il faut retourner à la Vulgate pour la retrouver.

16. Deux articles dont je m'inspire directement retracent l'histoire de l'idée des trois langues sacrées de l'Antiquité au haut Moyen Âge : Irvén M. Resnick, « *Lingua Dei, lingua hominis* : Sacred language and Medieval texts », *Viator*, 21, 1990, p. 51-74 ; Michael Richter, « Concept and evolution of the tres linguæ sacræ », dans Ernst Bremer, Jörg Jarnut, Michael Richter et David J. Wasserstein éd., *Language of Religion – Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, Munich, 2006, p. 15-23. Voir également Serge Lusignan, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Montréal, 1987, p. 59-60 ; Michael Richter, « *Latina lingua – sacra seu vulgaris ?* », dans Willem Lourdaux et Daniel Verhelst, *The Bible and Medieval Culture*, Leuven, Leuven University Press, 1979, p. 16-34.

17. Augustin, *In Iohannis evangelium*, CXVII, 4, *Corpus Christianorum, series latina*, 36, Turnhout, 1954, p. 653.

18. Isidore de Séville, *Etymologiarum sive originum Libri XX*, W. Lindsay éd., Oxford, 1911, livre IX, chapitre 3. Augustin avait commenté le verset de saint Jean dans son commentaire de son évangile. Sans conclure au caractère sacré des trois langues, il justifiait leur choix par le fait que l'hébreu était la source de la parole divine, le grec, la langue de la sagesse humaine, et le latin celle de l'Empire romain. Voir Michael Richter, art. cité, p. 17-18.

19. Je cite les références fournies par Michael Richter dans « Concept and evolution of the tres linguæ sacræ », art. cité, note 17 : Bède, *De linguis gentium*, PL 90, col. 1179 ; J. Tolkien (éd.),

Clementis ars grammatica, XXXVII, Leipzig, 1928, p. 22 ; Raban Maur, *De universo libri XXII*, 16, 1, PL 111, col. 435.

20. Michael Richter, *ibidem* : Rupert de Deutz, *Commentarium in Apocalypsim*, IV, vii, PL 169, col. 965 ; Hugues de Saint-Victor, *De officiis ecclesiasticis*, II, xii, PL 177, col. 418.

21. Michel Banniard estime que le niveau de réceptibilité du texte latin de la Bible : « lorsque sa communication était faite oralement à l'intention des fidèles illettrés de l'Occident latin [...] ne s'est vraiment abaissé en dessous d'un seuil d'efficacité suffisant qu'à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle ». Voir : « Langue des Vies, langue des chartes aux VI^e-VIII^e siècles : questions sur la réceptibilité de l'Écriture en Occident », dans Ernst Bremer, Jörg Jarnut, Michael Richter et David J. Wasserstein éd., *Language of Religion – Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, Munich, 2006, p. 191-204, cit. p. 203.

22. Dominique Iogna-Prat, *La maison de Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge*, Paris, 2006 ; Didier Méhu, « *Historiæ et images de la consécration de l'église au Moyen Âge* », dans Didier Méhu éd., *Mises en scène et mémoires de la consécration de l'église dans l'Occident médiéval*, Turnout, 2007, p. 15-48.

23. Michel Andrieu, *Le pontifical romain au moyen-âge*, t. I, *Le pontifical romain du XII^e siècle*, Vatican, 1938, p. 180-181. Notons qu'une certaine connaissance du grec existait en Occident à cette époque ainsi que le rappelle Pierre Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, op. cit. note 14, p. 92-96.

24. *Apocalypse* I, 8 ; XXI, 6 ; XXII, 13. Sur le monobiblisme de la liturgie défendu par Rome : Yvonne Cazal, *Les voix du peuple – Verbum Dei*, op. cit. note 14, p. 109 ; *idem*, « "Ne addas quidquam verbis dei". À propos des épîtres farcies du XII^e siècle », dans Jacqueline Authier-Revuz et Marie-Christine Lala éd. *Figures d'ajout, phrase, texte, écriture*, Paris, 2002, p. 197-208.

25. Cyrille Vogel et Reinhard Elze, *Le pontifical romano-germanique du X^e siècle*, Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1963, vol. I, p. 90-121, paragraphe 16. J'emprunte la traduction à mon collègue et ami Didier Méhu de l'Université Laval. Je profite de l'occasion pour lui exprimer toute ma reconnaissance de m'avoir guidé dans l'étude de ce rituel sur lequel il avait attiré mon attention.

26. Voir Louis Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*, Paris, 1981 ; Pierre Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, op. cit. note 14, p. 222-224.

27. Sur cette hypothèse : Michel Banniard, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle) », *Médiévales*, 45, 2003, p. 25-42.

28. Pour une présentation des premiers textes romans d'oïl et les références aux éditions : Paul Delbouille, « La formation des langues littéraires et les premiers textes », *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, t. 1, Heidelberg, 1972, p. 560-584 et 604-622.

29. Le site *The St. Albans Psalter* <http://www.abdn.ac.uk/stalbanspsalter/english/commentary/index.shtml> réalisé par l'Université d'Aberdeen permet de visualiser tous les folios du manuscrit. Il contient également une précieuse étude des mains d'écriture sur laquelle s'appuie mon interprétation.

30. Maria Careri, Christine Ruby et Ian Short, *Livres et écritures en français et en occitan au XII^e siècle, Catalogue illustré*, Rome, Viella, 2011. Jusque-là, on devait s'en remettre pour cette question à Brian Woledge et Ian Short, « Liste provisoire de manuscrits du XII^e siècle contenant des textes en langue française », *Romania*, 102, 1981, p. 1-17.

31. Telle est l'hypothèse proposée par Ian Short, « Patrons and Polyglots : French Literature in the Twelfth-Century England », dans Marjorie Chibnall éd., *Anglo-Norman Studies XIV. Proceedings of the Battle Conference 1991*, Woodbridge, 1992, p. 229-249.

32. Pour plus de détails : <http://www.doe.utoronto.ca/>

33. Sur les tensions culturelles entre Normands et Anglo-Saxons : Thorlac Turville-Petre, *England the Nation. Language, Literature and National Identity, 1290-1340*, Oxford, 1996 ; Hugh M. Thomas, *The*

English and the Normans. Ethnic Hostility, Assimilation, and Identity, Oxford, 2003 ; John Gillingham, *The English in the Twelfth Century. Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge – Rochester, 2008.

34. Pour cette section sur latin et vérité, et la suivante sur prose et vérité : Michelle Szkilnik, « Écrire en vers, écrire en prose. Le choix de Wauchier de Denain », *Romania*, 107, 1986, p. 208-230 ; Gabrielle M. Spiegel, *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1993, p. 55-63 ; Peter Damian-Grint, *The New Historians of the Twelfth-Century Renaissance. Inventing Vernacular Authority*, Woodbridge, 1999, p. 16-42 et 172-181. D'autres travaux ne concernant pas directement mon propos se sont intéressés aux procédés linguistiques d'énonciation de la vérité en ancien français, tel le livre récent de Xavier Laurent-Salvator, *Vérité et écriture(s)*, Paris, 2007.

35. Jeanette M. A. Beer, *Narrative Convention of Thruth in the Middle Ages*, Genève, 1981, p. 67.

36. Marie de France, *Lais de Marie de France*, texte et traduction d'Alexandre Micha, Paris, 1994, p. 282-283.

37. *Id.*, *Les Fables*, édition critique et traduction de Charles Brucker, Louvain, 1991, p. 368-369.

38. Benoît de Sainte-Maure, *Le Roman de Troie*, édition et traduction d'Emmanuelle Baumgartner et de Françoise Vielliard, Paris, 1998, p. 42-43.

39. Yvonne Cazal, *Les voix du peuple – Verbum Dei.*, *op. cit.*, note 14, p. 115.

40. Marc-René Jung, *La légende de Troie en France au moyen âge*, Bâle et Tübingen, 1996, p. 450. Maurice Delbouille, « La notion de 'bon usage' en ancien français, à propos de la genèse de la langue française », *Cahiers de l'Association internationale des études française*, 14, 1962, p. 9-24, signale d'autres textes littéraires dont les auteurs rattachent l'origine à Saint-Denis.

41. *Ibidem*, p. 451.

42. Voir l'article toujours pertinent de Michelle A. Freeman, « Chrétien's Cligès a close reading of the prologue », *The Romanic Review*, 67, 1976, p. 89-101 ; et le livre du même auteur *The poetics of translatio studii and conjointure : Chrétien de Troyes's Cligès*, Lexington, 1979. Sur l'écriture en roman comme *translatio*, voir Francis Gingras, *Le bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 70 et sq.

43. Chrétien de Troyes, *Cligès*, traduit en français moderne par Alexandre Micha, Paris, 1982, p. 11-12.

44. On a beaucoup écrit sur la *translatio studii*. Voir la synthèse que je donne de la question dans « Vérité garde le roy » *La construction d'une identité universitaire en France (XIII^e -XV^e siècle)*, Paris, 1999, chapitre 5.

45. Chrétien de Troyes, *Cligès*, *op. cit.*, note 46, p. 11.

46. Brian Woledge et Harry Peter Clive, *Répertoire des plus anciens textes en prose française depuis 842 jusqu'aux premières années du XIII^{ème} siècle*, Genève, 1964.

47. Voir note 34.

48. Ulrich Mölk, *Französische Literaturästhetik des 12. und 13. Jahrhunderts: Prologe, Exkurse, Epiloge*, Tübingen, 1969, p. 99. Voir également : *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, 1992, p. 626-627.

49. Michel Zink, *Littérature française du Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 187.

50. Le Conte du Graal ou Perceval est dédié à Philippe d'Alsace. Le roman a été commencé après 1181 et terminé avant 1190. Voir : *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, *op. cit.*, note 51, p. 276-277.

51. Information extraite d'une base de données constituée par mes assistants Camille Crevier et Sébastien Drolet à partir de Alphonse Wauters, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, 11 vol., Bruxelles, 1866-1946.

52. Louis Gilliodts-Van Severen, *Coutumes des pays et comté de Flandre. Coutume de la prévôté de Bruges*, t. II., Bruxelles, 1887 ; Adriaan A. Verhulst et Thérèse de Hemptine, « Le chancelier de

Flandre sous les comtes de la maison d'Alsace (1128-1191) », *Bulletin de la commission royale*, 141, 1975, p. 267-311.

53. H. François Delaborde, *Layettes du Trésor des chartes*, t. V, Paris, 1909, p. XXIII ; Alexandre Vidier, « Notes et documents sur le personnel, les biens et l'administration de la Sainte-Chapelle du XIII^e au XV^e siècle », *Mémoire de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 28, 1901, p. 213-383.

54. Carol Symes, *A Common Stage. Theater and Public Life in Medieval Arras*, Ithaca, 2007. Serge Lusignan, *Essai d'histoire sociolinguistique. Le français picard au Moyen Âge*, Recherches littéraires médiévales, 13, Paris, Classique Garnier, 2012.

55. Paul Fredericq, *Corpus documentorum inquisitionis haereticæ pravitatis neerlandicæ*, tome I, 1025-1520, Gand, 1889.

56. Roger Berger, *Le nécrologe de la confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras (1194-1361)*, vol. II, *Introduction*, Arras, 1970, p. 46.

57. Cette citation et les suivantes se trouvent dans l'édition de la version médiévale de l'histoire de l'origine de la sainte chandelle, *ibidem*, p. 146-152.

58. John W. Baldwin, *Masters, Princes and Merchants. The Social View of Peter the Chanter & his Circle*, 2 vol, Princeton, 1970, t. I, p. 198-204 ; Carla Casagrande et Silvana Vecchio, « Clercs et jongleurs dans la société médiévale », *Annales, Économies Sociétés Civilisations*, XXXIV, 1979, p. 913-928. L'Église savait toutefois se montrer tolérante lorsque les jongleurs chantaient la vie des saints ou des grands princes, comme le souligne Anne J. A. Perry dans l'introduction de son édition de *La Passion des jongleurs. Texte établi d'après la Bible des sept estaz du monde de Geufroi de Paris*, Paris, 1981, p. 22-23.

59. Catherine Vincent, « Fraternité rêvée et lien social fortifié : la confrérie Notre-Dame des Ardents à Arras (début XIII^e siècle-XV^e siècle) », *Revue du Nord*, 82, 2000, p. 659-679.

60. François L. Ganshof, « Note sur deux chartes de Philippe d'Alsace pour la ville d'Arras », *Revue du Nord*, 30, 1948, p. 97-112.

61. Ce paragraphe doit beaucoup aux travaux de Raoul C. Van Cænegem. Voir : « La preuve dans l'ancien droit belge des origines à la fin du XVIII^e siècle », dans *La preuve*, Recueil de la Société Jean Bodin, t. XVII, deuxième partie, *Moyen Âge et Temps modernes*, Bruxelles, 1965, p. 375-430, en particulier p. 386-387 et 394-395 ; *idem*, « Reflexions on rational and irrational modes of proof in medieval Europe », *Revue d'histoire du droit*, 58, 1990, p. 263-279.

62. Ypres acquit ce privilège dès 1116. Voir : Raoul C. Van Cænegem, « La preuve dans l'ancien droit belge des origines à la fin du XVIII^e siècle », art. cité, note 64, p. 386.

63. Il reste que si Dieu n'intervenait plus directement dans la procédure, le juge, dans le cas présent les échevins, demeurerait par sa conscience redevable devant Dieu de ses décisions ; voir à ce sujet la belle réflexion de Robert Jacob, « Le jugement de Dieu et la formation de la fonction de juger dans l'histoire européenne », *Archives de philosophie du droit*, 78, 1994, p. 87-104.

64. Georges Espinas, *Recueil de documents relatifs à l'histoire du droit municipal en France des origines à la Révolution*, t. I, Artois-Audruicq, Paris, 1934, p. 270-271.

65. Voir Léo Verriest, « Les devises des chartes-parties des greffes scabinaux de Tournai », *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, LXXV, 1906, p. 7-15, qui signale un chirographe de 1194.

66. Martha C. Howell, art. cité.

67. Douai Bibl. mun. manuscrit 1096, t. I, pièce 1 ; Charles Bonnier, « Étude critique des chartes de Douai de 1203 à 1275 », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIII, 1889, p. 431-462, XIV, 1890, p. 66-88, p. j. 5.

RÉSUMÉS

Posant l'hypothèse que, dans le choix d'une langue d'écriture par les autorités publiques aux XII^e et XIII^e siècles, la capacité de la langue vernaculaire française de dire la vérité au même titre que le latin fut un enjeu crucial, cet article montre le lien entre ce problème et le débat sur la vérité qui hanta la littérature française à la même époque.

INDEX

Index géographique : domaine français

Mots-clés : charte, français, langue romane, latin, prose, sacré, Serments de Strasbourg, vérité, vers, villes de communes

Index chronologique : Moyen-Âge

AUTEUR

SERGE LUSIGNAN

Serge Lusignan est professeur émérite à l'Université de Montréal.